



Entretien avec Alain Fleischer

ARGENTERIE
ET AUTRES REFLETS
Autoportrait, 1992.
Tirage argentique,
37 × 54 cm.

Écrivain (plus de 50 livres), photographe, cinéaste (350 films), vous êtes un artiste aussi protéiforme que prolifique tout en dirigeant cette école prestigieuse qu'est Le Fresnoy. Qu'est-ce que cela dit de votre rapport à la création ?

J'accepte d'être considéré comme un artiste pluridisciplinaire, mais je récusé toute transdisciplinarité. En effet, ce qui m'intéresse dans chaque moyen d'expression est sa spécificité, autrement dit ce que lui seul me permet de dire. Il me semble d'ailleurs que je ne dis pas les mêmes choses dans mes livres, mes films ou mes travaux d'artiste. Chacun de mes projets prend ainsi naissance dans un champ théorique, esthétique et technique particulier que j'aime interroger et explorer pour y trouver des formes et des thèmes nouveaux, non encore exploités. Si cela me conduit parfois aux confins d'une discipline, cela ne signifie pas une confusion avec une discipline voisine. C'est pourquoi, par exemple, il m'est pratiquement impossible d'imaginer l'adaptation d'un de mes romans au cinéma ou, inversement, de « novelliser » un de mes longs-métrages de fiction pour en faire un livre. Lorsque je conçois une série de photographies, il ne peut s'agir que d'images fixes. Et si j'imagine une installation, c'est parce que son dispositif esthétique et technique

particulier me permet de produire une émotion qui ne pourrait exister sous une autre forme. Si malgré cette étanchéité entre mes différentes pratiques, une contamination s'opère de l'une à l'autre, c'est d'une façon qui m'échappe et que l'on pourrait apparenter à un accent : l'accent du cinéma dans la littérature ou l'accent de la photographie dans le cinéma. Se pose alors la question de la langue première dont l'accent se reporterait sur les langues secondes. Quel est donc mon langage premier, ce qu'on appelait jadis la langue maternelle ? Je pourrais hésiter entre le langage des images et le langage des mots. Vers l'âge de dix ans, j'ai commencé simultanément à faire des photographies et à écrire des petits textes. Pour les unes, j'empruntais le Rolleiflex de mon père, pour les autres, ma mère m'avait offert sa machine à écrire. Les images côté père, les mots côté mère... Si ma réponse reste donc indécise, je ne peux m'empêcher de penser que ce sont quand même les mots — l'approche par la langue — qui précèdent et qui déterminent la conception des images. Le visible n'est-il pas perçu et découpé à travers les mots de chaque langue ? Autrement dit, l'idée, le concept, la projection, avant la vision. Cette multidisciplinarité sans transdisciplinarité me conduit parfois à me percevoir comme étant un individu différent selon que j'écrive, que je filme ou que je photographie, avec cette impression étrange que l'écrivain que je suis pourrait ne pas aimer les films que je fais. En tout cas, je ne suis pas un « écrivain qui fait des

films » ou un « cinéaste qui fait l'artiste » (par exemple en découpant un film en différents écrans d'une installation) ou un « photographe qui fait de la vidéo »...

Pouvez-vous décrire votre processus créatif : partez-vous d'une idée précise que vous développez dans le travail ou vous laissez-vous guider par une inspiration qui vient au fur et à mesure dans une sorte d'échange avec le projet ?

Chaque projet se développe à partir d'une idée ou d'une intuition de départ que je soumetts ensuite à l'expérimentation avec les outils propres à chaque moyen d'expression. J'ai un grand goût pour la technique mais aussi pour sa transgression par le bricolage. Bien des œuvres naissent d'inventions à première vue improbables dont je vérifie le fonctionnement sur le coup. Évidemment, il y a certains sujets que l'on retrouve, mis en œuvre de façons diverses et variées, dans l'ensemble de ce que je produis. Il y a aussi des thèmes d'inspiration récurrents : le visage et le corps féminins, l'érotisme, la revenance, le spectral, l'illusion, le reflet, le double, le rituel, le monde de l'enfance, le jeu, le transfert des formes, la ruine, la nature sauvage...

Créez-vous vos œuvres l'une après l'autre ou travaillez-vous sur plusieurs projets simultanément ?

Il m'arrive souvent de développer plusieurs projets en même temps comme par exemple l'écriture d'un roman, des tournages de cinéma, la création d'une série photographique. Cette simultanéité peut se produire à l'intérieur d'une même journée, avec une activité propre au matin, une autre à l'après-midi, une autre encore

au soir. Mais il arrive aussi que des priorités s'imposent et que toute une journée soit occupée par un tournage avant que la suivante ne soit consacrée à des travaux de laboratoire. Aujourd'hui, l'activité à laquelle j'accorde le plus souvent la priorité sur les autres est la création littéraire. Paradoxalement, cela s'est produit tardivement après que j'ai commencé par me faire connaître comme cinéaste professionnel. J'ai aimé fausser compagnie aux milieux successifs auxquels j'ai appartenu et dont j'ai refusé l'enfermement : milieu du cinéma, milieu de l'art, milieu de la photographie...

La création pour vous est-elle une forme de jouissance, à tous les sens du terme ?

La création est plutôt pour moi une nécessité. Satisfaire ce besoin me procure du plaisir mais n'exclut pas des moments de difficulté, de doute, de fatigue, de sacrifice. Par exemple, mon désir forcené de création me prive depuis quelque temps du plaisir de consommer la création des autres : je vais moins au cinéma, dans les expositions ou au théâtre que je n'aimerais le faire. Je lis moins qu'à l'époque où je n'avais pas commencé à écrire. C'est un problème car je suis convaincu qu'il est nécessaire de lire pour écrire, de voir des films pour faire du cinéma, de regarder des images pour en créer, de fréquenter des expositions pour être un artiste. Mais il y a un moment dans la vie d'un artiste où il voit moins qu'il ne donne à voir, où il lit moins qu'il ne donne à lire.

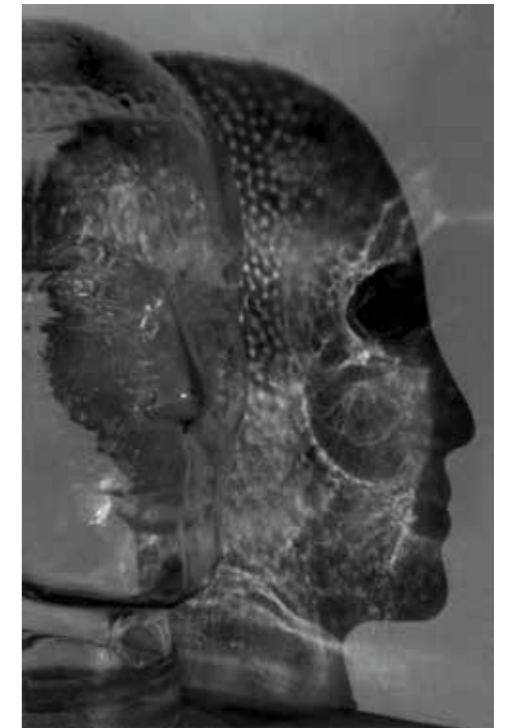
Ces différents modes d'expression (livre, photo, cinéma, vidéo) ont-ils un propos ou un objectif commun ou contribuent-ils à vous définir ?

En dépit de l'apparente disparité de ce que je produis et qui constitue un handicap

pour la perception de mon œuvre par le public, j'en suis venu à me reconforter en considérant qu'il y a dans tout ce que je fais une cohérence (qui parfois m'échappe) ; et que la seule façon de comprendre mon travail et de connaître mon propos est de l'envisager comme un ensemble dans toute son extension et sa variété. Je défendrais volontiers l'idée que l'œuvre d'un créateur moderne peut s'émanciper des règles traditionnelles de l'harmonie et de la mélodie pour développer une esthétique expressive de la dissonance. À vrai dire, la perception d'une œuvre est une affaire d'échelle, de recul.

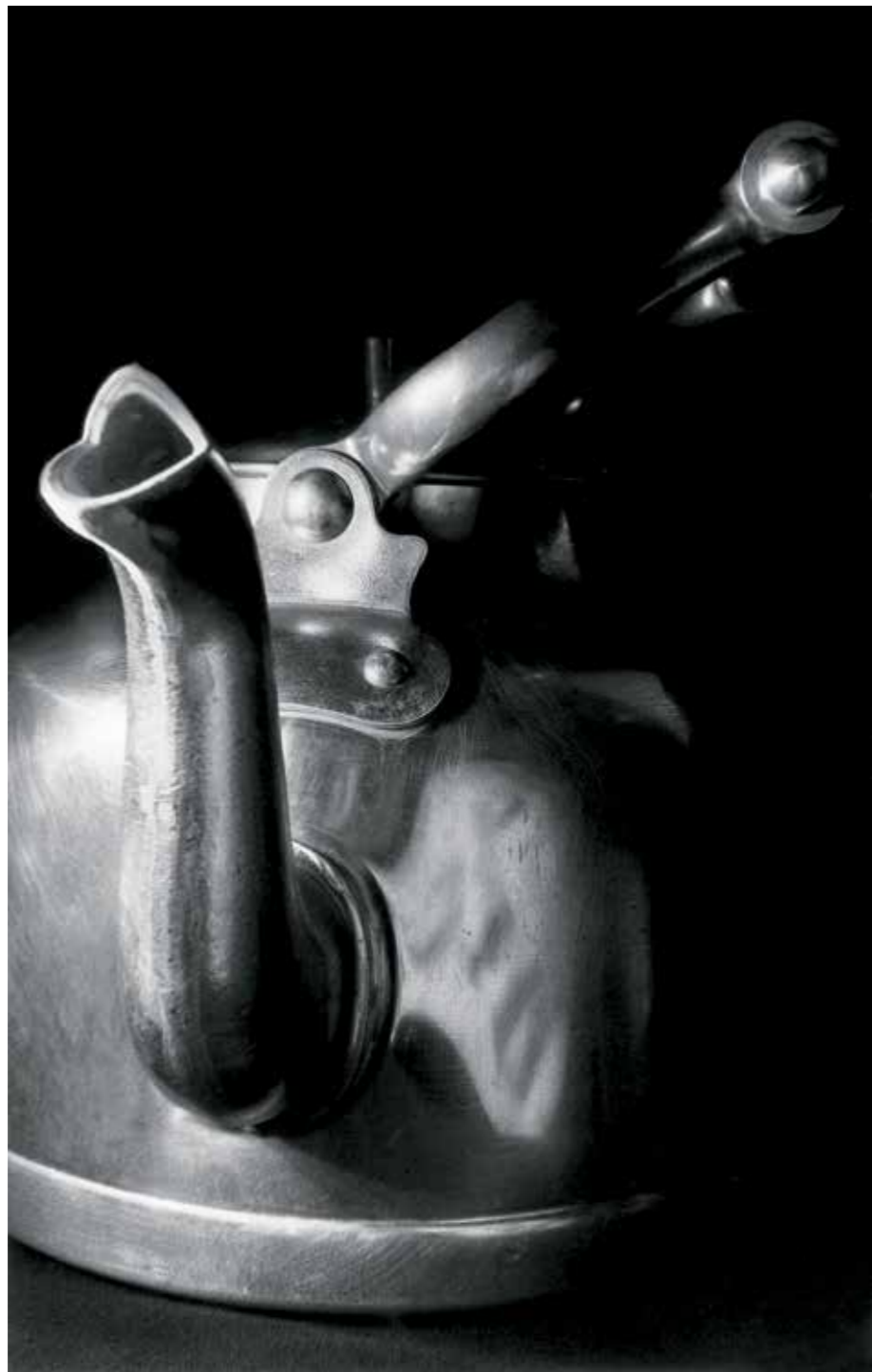
Il y a vingt ans juste révolus, vous créez Le Fresnoy-Studio national des arts contemporains, dédié à la recherche, à la production, à la diffusion artistique, audiovisuelle et multimédia. Comment ce rôle s'articule-t-il avec votre mission d'artiste ?

Avant de concevoir le Studio national des arts contemporains, sur une mission du ministère de la Culture, j'avais une expérience de pédagogue assez variée. J'avais enseigné à l'Université Paris III-Sorbonne nouvelle, à l'École nationale de la photographie d'Arles, à l'IDHEC/Fémis, à l'École nationale d'art de Nice/Villa Arson, à l'École nationale d'art de Paris/Cergy, à l'Université du Québec à Montréal, etc., et je venais de passer deux années à la Villa Médicis, Académie de France à Rome, où cohabitent des artistes de toutes disciplines. J'avais pu tirer la leçon de cette expérience pour élaborer un projet qui tentait de corriger les défauts de l'enseignement artistique traditionnel. Comme je n'avais jamais eu le désir de créer ni de diriger une école, ma proposition était une utopie, avec l'arrière-pensée qu'elle ne pourrait être acceptée



LES ÊTRES DE VERRE
Tête, 1992.
Tirage argentique, 37 × 54 cm.

et qu'on me laisserait retourner à mes activités habituelles. Mais c'était l'époque de Jack Lang au ministère de la Culture et c'est l'inverse qui s'est produit. Le côté extrémiste de la proposition avait séduit le ministre et c'est parce que le projet semblait irréalisable que tout fut fait pour le réaliser. Ainsi, Le Fresnoy a été mis en œuvre dans un respect parfait de mes propositions et c'est cela qui m'a attaché non seulement à le faire naître mais à le diriger. On a parfois dit à tort que Le Fresnoy formait des « petits Fleischer »... La diversité des artistes que nous formons démontre le contraire. Il y a au Fresnoy une grande liberté de styles, de genres, d'esthétiques. En fait, ce qui caractérise les œuvres produites par les étudiants du Fresnoy, c'est leur parfait accomplissement. Si j'ai une vocation pour la transmission, je n'en ai aucune pour la paternité. D'ailleurs, au Fresnoy, les jeunes artistes peuvent trouver bien d'autres



ARGENTERIE
ET AUTRES REFLÈTS
La Bouilloire, 1982.
Tirage argentique,
37 × 54 cm.

ARGENTERIE
ET AUTRES REFLÈTS
Superfamous, 1982.
Tirage argentique,
37 × 54 cm.

